
Dépasser l'exploitabilité de la ressource en architecture : un défi politique, anthropologique et philosophique

Introduction

Nicolas Fiévé et Xavier Guillot



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/craup/7984>

DOI : 10.4000/craup.7984

ISSN : 2606-7498

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Nicolas Fiévé et Xavier Guillot, « Dépasser l'exploitabilité de la ressource en architecture : un défi politique, anthropologique et philosophique », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 20 mai 2021, consulté le 31 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/craup/7984> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.7984>

Ce document a été généré automatiquement le 31 mai 2021.



Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Dépasser l'exploitabilité de la ressource en architecture : un défi politique, anthropologique et philosophique

Introduction

Nicolas Fiévé et Xavier Guillot

- 1 Dans le présent débat sur la transition socioécologique, la question des ressources naturelles et les enjeux de leur exploitation occupent une place centrale dans les disciplines de l'architecture, de l'espace et du projet. Qu'il s'agisse d'extraction et de production de matériaux pour la construction de nos habitations, ou d'énergie pour leur fonctionnement, le défi qui s'impose à nos sociétés est celui de la relation à la Terre et à la finitude de ses ressources naturelles. Cette relation interroge les logiques séculaires d'une pensée de la construction et de la transformation de notre cadre de vie, héritée de la révolution industrielle, selon laquelle l'humain s'approprie pour son bien-être le capital naturel de la Terre, grâce aux progrès de la technoscience, dont il a été à la fois l'artisan et le maître. Aujourd'hui, à l'ère de l'Anthropocène, cet héritage intellectuel et le rapport aux ressources de la Terre doivent être globalement remis en question pour y substituer de nouveaux cadres de pensée¹, parce que cet héritage est au fondement d'un système économique productiviste et extractiviste², dont chacun s'accorde à reconnaître l'écueil qu'il représente pour la survie de l'espèce humaine du point de vue de l'écologie. Identifier de nouveaux cadres de pensée et de pratiques de projet susceptibles de s'affranchir de cet écueil majeur, tel est l'objectif de ce dossier thématique.
- 2 Le choix de la notion de « ressource » comme entrée principale du dossier appelle un ensemble de précisions sur la définition qu'on lui attribue. Un postulat sous la forme d'une dialectique a été énoncé dans l'appel à articles visant à en considérer deux approches. La première renvoie à la dimension matérielle de la ressource, qui est le plus souvent convoquée quand on évoque cette notion dans les disciplines de projet

architectural. Quelles que soient l'échelle traitée et la nature d'une œuvre édifée, tout acte de transformation de notre cadre de vie nécessite l'utilisation de ressources matérielles, et engage ainsi une modification des conditions physiques du lieu. Vis-à-vis de l'enjeu de la transition socioécologique, cette dimension de la ressource renvoie à un ensemble de réflexions sur les pratiques de projet qui relèvent d'une utilisation raisonnée de la ressource terrestre dans la conception des établissements humains : utilisation de matériaux extraits localement, recours à des techniques de construction ou d'équipements à faible coût énergétique ; processus de recyclage et de réemploi ; œuvre bâtie conçue en harmonie avec le monde végétal et animal, avec les milieux et les paysages. Ces enjeux cristallisent un ensemble de débats faisant valoir, notamment, la question de la ressource locale dans le projet, la mise en avant de pratiques façonnées par les contraintes contextuelles de réalisation et la réinterprétation de pratiques vernaculaires.

- 3 La seconde approche s'attache à la dimension symbolique et esthétique de la notion de ressource. Elle vise à faire valoir l'idée que la mise en œuvre de notre cadre bâti relève aussi d'une interrelation étroite avec les ressources immatérielles. Si les sociétés modernes ont puisé dans la ressource naturelle pour sa fonction matérielle, les travaux d'archéologie, d'anthropologie et d'histoire montrent que la dimension esthétique et symbolique de la ressource est également conviée dans la conceptualisation et la construction des établissements humains. Toutes les cultures humaines accordent une valeur à certaines espèces, à certains sites ou aux éléments. Au-delà des besoins de première nécessité (fourniture de matières premières et d'énergie, usages alimentaires ou thérapeutiques, etc.), il faut ainsi tenir compte de la ressource comme relevant d'une approche désintéressée, fondée sur une relation au monde vivant et au paysage, qui met en valeur les liens de l'architecture avec son milieu et d'où procède la diversité des cultures du vivant, comme le montrent les récents travaux d'anthropologie³, de géographie humaine⁴, de philosophie de l'environnement⁵.
- 4 La formulation de ces deux approches de la notion de ressource n'avait pas pour vocation à séparer la réflexion en deux champs opposés ou à catégoriser les articles de ce dossier thématique selon deux types, mais, au contraire, d'œuvrer à l'alliance de ces deux champs pour en valoriser le potentiel heuristique, et ainsi dégager de nouveaux horizons de pensée de la ressource. En l'espèce, la recension des contributions nous a permis de dégager trois champs de réflexion parmi les travaux théoriques et les expériences de projet dont ces contributions rendent compte⁶. Ces trois champs structurent le dossier en trois parties.

Éthique professionnelle et pensée de la ressource

- 5 La première partie réunit un ensemble de contributions dont le dénominateur commun est de rendre compte de pratiques de concepteurs convergentes en matière d'éthique professionnelle, face au défi écologique et à la place accordée à la ressource dans ce domaine. La particularité de la dimension politique dont relève l'acte de construire est mise au jour, ainsi que le statut de concepteur au sein d'un ensemble plus large d'acteurs. En la matière, et telle que la restitution de ces pratiques s'accorde à le montrer, l'enjeu de la ressource implique une forme d'engagement professionnel de la part des concepteurs, ce qui exige dans le même temps de s'affranchir des pratiques conventionnelles.

- 6 Cet engagement est multiple. Il varie selon les concepteurs et les situations de projet. Il n'en demeure pas moins vrai qu'une posture commune se dessine autour de la place allouée au territoire géographique du projet, à l'interprétation qu'on lui assigne comme ressource pour formuler le projet. De ce point de vue, l'analyse faite par Mathias Rollot de la pratique de Christophe Aubertin dévoile une forme de « pacte territorial et culturel » que cet architecte déploie entre l'édifice qu'il conçoit et le territoire où il est situé⁷. Pour Aubertin

chaque chantier doit s'adresser à son territoire. [...] Il ne s'agit pas de développer des solutions technologiques. Il s'agit peut-être du contraire : simplifier les exigences pour redonner de la place aux ressources locales matérielles et humaines. [...] L'architecture doit être pensée d'une part en termes de *process*, pour que sa production construise une nouvelle activité vertueuse pour le territoire, et d'autre part en termes de résultat pour que l'usage et l'image des réalisations participent à l'amélioration du cadre de vie⁸.

- 7 Mathias Rollot ne se limite toutefois pas à décrire et à inventorier les réalisations de cet architecte. À l'appui des travaux théoriques qu'il conduit par ailleurs sur le biorégionalisme, il déploie une analyse critique et réflexive des réalisations de Christophe Aubertin pour les confronter à cette pensée et formuler un ensemble d'hypothèses, notamment sur la pertinence de l'associer d'une dimension architecturale qui jusqu'à présent lui fait défaut. Selon Mathias Rollot, la démarche de Christophe Aubertin peut être assimilée à cette pensée et son œuvre en être une illustration concrète, car elle incarne un ensemble de ses valeurs, en particulier celles des deux grandes catégories de la pratique biorégionaliste, la résistance et le renouveau, qu'a décrites l'écrivain et poète Jim Dodge (né en 1945) : la résistance se concentre sur la lutte contre « la destruction continuelle des systèmes sauvages » et « l'impitoyable homogénéité de la culture nationale ». Le renouveau est « la compréhension fine du fonctionnement des systèmes naturels, la perception subtile de la spécificité des lieux, le développement de techniques appropriées, et le dur labeur physique du genre de ceux qui vous font bien dormir la nuit⁹ ».

- 8 Dans un autre contexte géographique et culturel, à une autre époque et selon d'autres modalités, l'œuvre de l'architecte Giancarlo de Carlo (1919-2005) traduit à sa façon ce rapport étroit entretenu avec le territoire local dans la formulation du projet et le rôle déterminant qu'y tient la notion de ressource. C'est une œuvre éminemment politique nourrie d'une éthique professionnelle remarquable, comme nous le révèle Roberta Morelli dans la minutieuse étude qu'elle nous livre de son travail dans la transformation de la ville d'Urbino¹⁰. Afin de saisir l'œuvre de cet architecte dans toute sa dimension, Roberta Morelli remonte dans le temps et met au jour la continuité d'une démarche de plusieurs siècles, fondée sur une acception élargie de la ressource selon laquelle

il est de moins en moins question de disponibilité des ressources, que d'identification et d'articulation des moyens matériels et immatériels capables de générer des processus de coévolution équilibrés entre un établissement humain et son milieu naturel¹¹.

- 9 Générer ces processus de coévolution apparaît comme une caractéristique récurrente des actions qui ont œuvré à la transformation d'Urbino au cours des siècles, dont l'œuvre de Giancarlo de Carlo constitue le couronnement. Comme dans le cas précédent, cette démarche architecturale place au premier plan la dimension éthique et politique de l'acte de construire, faisant valoir l'émergence d'un nouveau paradigme

sur le plan de l'écologie, selon lequel, comme le note Roberta Morelli, « notre rapport à la Terre dépend de la capacité à saisir et à valoriser le rapport entre les moyens et les fins qui influencent la transformation de l'espace physique ¹² ».

- 10 Cette capacité à valoriser le rapport entre les moyens et les fins apparaît comme une caractéristique commune chez des architectes d'horizons culturels différents, comme le montrent Yann Nussaume et Antoine Kilian dans leur contribution¹³. Que ce soit en France, au Japon ou en Chine, Völker Ehrlich, Édouard Vermès, Serge Joly, Paul-Emmanuel Loiret, Kuma Kengo, Gilles Perraudin ou Wang Shu font acte du même engagement éthique et professionnel : « développer une architecture *bottom-up*, en lien avec les compagnons dépassant la séparation habituelle entre conception et réalisation¹⁴ », comme le formule l'architecte Wang Shu. Pour cet architecte, l'objectif est d'implanter des « racines endogènes » par les liens qu'il entend nouer avec les artisans. Cette reconnaissance des savoir-faire des corps de métier et la réévaluation de la coupure architecte/artisan sont effectivement une caractéristique commune à l'ensemble des architectes. En outre, ce qui relie plus fortement ces architectes est leur intérêt commun pour les « MaT (i) erre(s) », une notion proposée par Yan Nussaume et Antoine Killian¹⁵ pour désigner le « rôle du matériau comme catalyseur de la conception » : terre pour Serge Joly, Paul-Emmanuel Loiret et Wang Shu ; bois et pierre pour Kuma Kengo et Gilles Perraudin ; paille pour Völker Ehrlich et Édouard Vermès. Dans chacun des cas, le recours à ces matériaux fait appel à des processus d'extraction et de transformation conformes aux exigences de la transition socioécologique. Peut-on voir dans cet engagement commun à l'égard des « MaT (i) erre(s) », l'émergence d'un « mouvement environnemental ? », telle est la question de fond que posent ces deux auteurs. Celle-ci trouve effectivement son sens dans la critique commune portée à l'égard du processus actuel d'extraction des matériaux : dans le « déplacement des processus créatifs en direction des lieux et des milieux » qui caractérise l'ensemble des travaux de ces architectes.
- 11 Dans la lignée de cette réflexion sur le matériau comme catalyseur de nouvelles formes de conception et de pratiques, deux contributions sous la forme d'*expérience de terrain/retour critique* complètent ce premier chapitre, portant l'un sur la terre et l'autre sur la paille.
- 12 S'agissant de la terre et de l'action conduite par l'architecte Paul-Emmanuel Loiret à travers « la fabrique Cycle Terre », une précision s'impose pour mesurer la nature du défi relevé par cet architecte et son associé Serge Joly¹⁶. Outre l'usage du matériau terre pour la construction, l'objectif est de créer les conditions de réemploi des déblais de terre inerte issus des travaux d'excavation de la construction du réseau de transport en commun Grand Paris Express ; ceci afin de créer « une filière de matériaux en terre crue par le biais d'un cycle de revalorisation des terres ». Comme l'écrit Paul-Emmanuel Loiret, il s'agit de dépasser le modèle économique basé sur la logique « prendre, produire, consommer, jeter », pour élaborer un cercle vertueux de construction conférant à la terre le statut de ressource, après celui de déblais et de déchet qu'on lui attribue généralement. Réaliser ce cycle exige, comme il le montre par mise en œuvre d'un site de production de matériaux recyclant des terres (actuellement en chantier à Sevran), un engagement collectif multiple. Seule une approche systémique du problème, associant expertises techniques, maîtrise d'ouvrage et adhésion des pouvoirs publics a effectivement permis de développer une voie alternative au modèle linéaire non pérenne de la production de déblais. La notion de cycle associée à ce projet est

justement choisie et pourrait être déclinée au pluriel car, comme le démontre Paul-Emmanuel Loiret, « la fabrique Cycle Terre engage une succession cycles vertueux et de diminution des coûts économiques et écologiques, au-delà du domaine de la construction *stricto sensu*.

- 13 C'est également cette conscience et cette nécessité d'engager à toutes les échelles de la construction de notre cadre de vie des cycles économiques et écologiques vertueux, qui animent Volker Ehlrich et Édouard Vermès, dans l'usage de la paille¹⁷. Au fil des chantiers qu'ils conduisent en France, ces architectes démontrent la capacité, à la fois structurelle et d'isolation, de ce matériau dans des contextes différents : de l'habitation à la rénovation d'immeuble. En tant que matériau biosourcé pour l'isolation, ils prouvent la diversité de son potentiel face aux enjeux climatiques actuels. Comme ils l'expliquent,

la paille « est bien plus qu'un manteau pour l'hiver, c'est aussi un tampon thermique permettant d'éviter l'inconfort pendant les canicules. Le déphasage de la nouvelle enveloppe, supérieur à douze heures, est inaccessible avec les isolants conventionnels¹⁸.

- 14 Et ces architectes d'ajouter au crédit de l'usage de ce matériau : « la réglementation thermique RT 2012, toujours en vigueur, ignore la question de l'inconfort thermique en été ». L'originalité de la démarche conduite par Ehlrich et Vermès repose aussi sur le statut singulier qu'ils accordent au chantier : « Lieu où l'acte de construire constitue le creuset même de nos lieux de vie, le temps et l'espace du chantier sont des éléments clés sur le chemin de cette transition¹⁹ ». C'est la raison pour laquelle les chantiers sont aussi des lieux de d'apprentissage à l'adresse d'étudiants et d'architectes en formation. Largement plébiscitée par les candidats qui y répondent en grand nombre, cette offre de formation interroge simultanément, selon les auteurs, la place relativement mineure occupée par l'usage des matériaux biosourcés dans les enseignements conduits dans les écoles d'architecture.

- 15 Avec la contribution de Ducan Drifford²⁰, de l'espoir que l'on voit naître par les expériences décrites plus haut sur l'usage de matériaux biosourcés dans la construction, on passe à un scénario inverse, quasi dystopique : l'étude du processus d'extraction du sable au Maroc, à partir des plages de la côte atlantique ou par voie de dragage dans la mer. Comme cet auteur le démontre, l'extraction sauvage du sable à destination de l'industrie du bâtiment conduit à une situation écologique catastrophique. Non seulement elle s'avère non adaptée à la construction et conduit à un ensemble de désordres dans la structure en béton des immeubles, mais elle a aussi pour effet un ensemble de conséquences irréversibles sur l'environnement, les paysages côtiers et la biodiversité. C'est la sombre réalité d'enjeux politiques locaux dont l'échec n'est pas seulement environnemental, mais aussi économique et social, puisqu'il engage une partie de la population par les emplois précaires que l'extraction du sable draine.

Au-delà d'une pensée anthropocentrée de la ressource

- 16 La seconde partie comprend un ensemble d'articles dont l'enjeu commun est d'interroger la trajectoire culturelle et historique singulière en Occident qui a été au fondement de notre rapport aux ressources naturelles de la Terre et du système productiviste et extractiviste sur lequel nos sociétés se sont construites depuis

plusieurs siècles. L'objet est par conséquent ici d'explorer d'autres héritages culturels qui ont existé ou existent aujourd'hui encore, et dans lesquels s'est développé un autre rapport à la ressource, au progrès, à la technique et à la modernité²¹. Les approches développées dans ce chapitre posent la question du statut des ressources de la Terre et de la perception que d'autres sociétés en ont comme milieu vivant. Cela implique d'examiner d'autres formes d'existences humaines et d'autres formes d'habiter le monde, et ainsi, pour reprendre l'expression de François Jullien, de « dépayser notre pensée » du sujet dont on traite²². En d'autres termes, il s'agit ici de mettre au jour et d'analyser d'autres manières de concevoir, de préserver et de transformer nos espaces habités, afin d'agir non plus contre le monde, mais bien avec le monde, en y associant ses ressources dans une perspective pérenne. Ceci afin d'œuvrer à une « composition des mondes », pour reprendre la belle formule de Pierre Charbonnier et de Philippe Descola²³.

- 17 Augustin Berque en spécialiste du Japon et des cultures orientales a beaucoup œuvré, dans ses travaux de mésologie, au décentrement que le regard occidental porte sur le monde. La contribution qu'il nous livre pour ce dossier y contribue²⁴. Elle présente un ensemble de concepts qui nous permettent de structurer les contributions de cette partie autour de notions clefs pour penser la ressource à partir de la particularité des contextes culturels en question. Pour Berque, la notion de ressource pose la question du faire « sortir de terre », qui n'est pas seulement une opération physique, mais « une opération *écouménale* », explique-t-il ; c'est-à-dire une « opération éco-techno-symbolique, et fondamentalement onto/logique (à la fois logique et ontologique) ». D'où la notion de « prise écouménale », dont la ressource constitue un facteur parmi d'autres pour qualifier « les manières humaines d'interpréter le territoire²⁵ ».
- 18 La notion de « prise écouménale » paraît particulièrement féconde pour aborder la question de fond qui nous concerne ici. On peut effectivement l'assimiler à un premier outil de lecture pour identifier dans chaque cas exposé la nature de l'« opération éco-techno-symbolique » sur laquelle repose l'habitation humaine, tenant compte des différences de ses fondements onto/logiques.
- 19 L'exemple de la végétation dans les rues de Mexico, dont Nora Itri nous livre une étude approfondie²⁶, est révélateur de la transformation radicale qui s'est opérée dans ce domaine avec la colonisation espagnole et l'occidentalisation. En quelques années, la « prise écouménale » qui caractérisait les modes d'habiter d'une société par rapport au territoire a été totalement bouleversée pour donner place à un nouvel établissement humain qui, depuis, s'est transformé en l'une des plus grandes mégapoles du monde : Mexico. Jadis capitale des Aztèques, et lieu d'implantation de Mexico-Tenochtitlan, cette ancienne « ville-milieu », comme la qualifie cette auteure, « reposait sur un entrelacs de canaux et de jardins flottants, ceinturant un noyau urbanisé plus dense, où se dressait le centre sacrificiel. La rencontre entre la spiritualité du peuple aztèque et cet espace naturel singulier avait alors donné lieu à un paysage composite ».
- 20 Aujourd'hui, la ville-milieu n'est plus, de prime abord. Pourtant, en scrutant les grands arbres majestueux des rues de la ville, Nora Itri montre la manière dont ils occupent l'espace et la perception que la population en a, témoignant de ce fait d'une prise écouménale singulière propre à Mexico, à la fois matérielle et immatérielle : soutien biologique et climatique pour les habitants de la capitale (l'arbre absorbe les gaz nocifs, transforme la pollution en sucre, délivre des molécules d'eau et de l'oxygène qui

rendent l'air des rues plus respirable), il a aussi une signification historique, culturelle et spirituelle, en ce qu'il invoque l'ancienne ville-milieu des Aztèques.

Être vivant, il est davantage ressource par sa capacité d'interaction avec le milieu que par son exploitation propre, et exprime, sous le prisme du végétal, l'identité d'un milieu bouleversé par l'artificialisation humaine.

- 21 Pour l'auteure, l'arbre des rues de Mexico est une « ressource d'interaction » qui, à elle seule, atténue durablement la raideur urbaine d'une mégapole saturée.

Cette reconnaissance de la vie de l'arbre et des autres végétaux urbains rejoint la direction prise par certains penseurs de la nature dans la ville, qui encouragent à une meilleure compréhension des systèmes vivants qui nous entourent²⁷.

- 22 Accepter l'idée que l'arbre habite la ville pour son bien devrait aider les êtres humains à dépasser l'utilitarisme qui définit leur relation au non-humain.

- 23 Au Brésil, la résistance fragile des sociétés indigènes luttant pour préserver un mode d'habiter singulier par rapport au territoire témoigne d'une autre forme de « prise écouménale », dans un contexte de mise en péril par les modes de vie modernes, issus du paradigme anthropocentrique et dualiste qui légitime l'exploitation illimitée de la planète. En étudiant l'exemple des terres indigènes des peuples Guarani²⁸, Anaïs Guéguen Perrin nous fait découvrir une autre façon d'envisager l'habiter humain. Car,

pour les Guarani, comme pour de nombreux peuples indigènes, la *réalité est holistique* : humains et non-humains composent la réalité, sans valeur de supériorité de l'un sur l'autre, mais en complémentarité. [...] Selon cette pensée, tout élément matériel est spirituel. Il n'y a pas d'action sans spiritualité, sans conscience de l'impact environnemental et territorial de cette action, à différentes échelles, et de son impact social auprès des humains et non-humains.

- 24 Dans les terres indigènes des communautés guarani, les corrélations corps/architecture/territoire révèlent chaque élément comme un organe qui remplit une fonction vitale, dans une conception multiscale, de la planète au corps, humain et non-humain. Guéguen Perrin montre que cette perspective n'a pas nécessairement l'objectif d'associer la Terre à une entité anthropomorphique pensante, mais plutôt de susciter une compréhension de la complémentarité entre espèces, manifestant une ontologie relationnelle, où la survie de l'ensemble dépend de l'intégrité de chaque organe. Ainsi l'usage des ressources et les pratiques dans l'habitat maintiennent l'équilibre écosystémique local et, par répercussion, l'habitabilité du système Terre.

- 25 L'abolition de la « prise écouménale » (ressources, contraintes, risques et agréments qui liaient concrètement notre existence à la Terre) et l'aliénation par un capitalisme qui « déterrestre » l'humain, qu'a évoqué Augustin Berque, prennent toute leur dimension à travers l'exemple du mouvement paysan des « sans-terre » du centre ouest du Paraná, au Brésil, et de sa lutte pour une réforme agraire en faveur d'une justice sociale et environnementale. *L'expérience de terrain/retour critique* qu'y consacre Mathilde Teixeira Col²⁹ livre un témoignage sur des groupes de paysans dépossédés de cette ressource matérielle essentielle qu'est la terre. Contraints à se déplacer à travers le pays en quête d'une terre pour vivre, ils puisent la force de leur résilience dans les récits collectifs, jusqu'à ce que le sentiment d'appartenance au territoire renaisse avec la construction d'un lieu qui devient le leur, prenant appui sur les récits issus de la mémoire collective du groupe. Teixeira Col nous fait comprendre que si « la terre représente plus que la terre en elle-même, c'est parce qu'elle est synonyme d'enracinement, de vie et d'identité ». La terre est source de vie ! Ce que le naturaliste Uexküll exprime lorsqu'il rappelle qu'entre l'animal et son milieu existe une relation de *conrescence* (croître

ensemble), établissant un « cercle fonctionnel », cercle qu'Augustin Berque reprend pour le vivant en général, et pour l'humain en particulier, car le milieu dépend de ce qu'est l'espèce, et réciproquement.

- 26 La résilience du groupe dès lors qu'il s'enracine dans un territoire n'est pas étrangère à la « corrélation que font de nombreux peuples amérindiens entre la Terre et le corps humain³⁰ », souligne Guéguen Perrin, qui met évidence « la conception de la Terre comme un système, composé d'éléments complémentaires humains et non-humains en constante interaction ». Associés au corps humain, les éléments terrestres établissent une corrélation entre la terre et le corps, une corrélation que l'on retrouve également à l'échelle de l'arbre, qui peut être comparé aux cheveux de la Terre, ou bien à un corps, composé du tronc qui serait ses os, des branches qui seraient ses veines, et des feuilles qui seraient sa chaire³¹. L'arbre peut ainsi représenter un élément du corps de la Terre comme il peut être constitué des différents éléments du corps humain. Ainsi, « les corrélations corps/architecture/territoire révèlent chaque élément comme un organe qui remplit une fonction vitale, dans une conception interscalaire, de la planète au corps, humain et non-humain », ce qui suscite une complémentarité entre espèces, dans laquelle se manifeste « une ontologie relationnelle, où la survie de l'ensemble dépend de l'intégrité de chaque organe ». « L'usage des ressources et les pratiques dans l'habitat maintiennent l'équilibre écosystémique local et, par répercussion, l'habitabilité du système Terre ».
- 27 Loin des sans-terre du Brésil, les centaines d'îles de la mer intérieure au Japon subissent depuis des décennies les conséquences de l'exode rural, du vieillissement et de la diminution accélérés de la population japonaise. Ici, c'est une terre sans-humain, vide, ou presque, sur laquelle la relation de *concrecence*, du « croître ensemble », s'épuise à établir un « cercle fonctionnel », faute d'humains pour interagir avec le milieu.
- 28 Répondant à un appel d'offres de promotion culturelle pour lutter contre la décroissance des îles de la mer intérieure, l'architecte Manuel Tardits de l'agence Mikan à Tokyo conçoit avec la participation des habitants de l'île d'Ibuki un modeste pavillon, un abri érémitique à la forme archétypale d'un carré de dix pieds de côté, bien connue des Japonais car la plus répandue du plan du pavillon où l'on pratique la cérémonie du thé. « Son usage est riche car, loin d'être un espace dédié à la seule dégustation du thé, il accueille plutôt un lieu de rencontre. L'historique de sa spatialité et de sa géométrie concourt à sa richesse sémantique³² », rappelle Manuel Tardits dans une expérience de terrain/retour critique qui retrace la gestation et la mise en œuvre de son Pavillon de la sardine, dont l'île, son milieu, ses habitants et leur histoire ont été à fois « la source et la ressource ».
- 29 Pour y parvenir, l'architecte remet ici les habitants et la ressource locale au centre des préoccupations du projet : puiser dans le paysage naturel et dans l'histoire, recycler des matériaux locaux en partie issus du passé industriel de l'île, faire appel aux habitants pour choisir un terrain et déterminer l'activité du futur pavillon. Manuel Tardits fait ainsi appel au patrimoine local, qu'il soit paysager (roches du littoral), industriel (pêche et alevins) ou architectural (matériaux locaux et charpentier de l'île), tout en créant un lien avec les touristes en leur proposant un modèle historique d'architecture nationale reconnu par tous (le pavillon carré de dix pieds). L'expérience de terrain/retour critique montre bien qu'il n'y a pas ici de « nécessité causale, mais [une] contingence historique. Les réalités géographiques ne sont pas nécessaires, elles dépendent de l'histoire³³ ».

- 30 C'est pourquoi une ressource matérielle se mue parfois, au fil du temps, en ressource culturelle. C'est l'idée que développent Andrea Flores Urushima et Benoît Jacquet, deux architectes chercheurs installés au Japon, dans une expérience de terrain/retour critique sur l'exploitation et l'usage, dans l'architecture vernaculaire, des poteaux de bois de cryptomère que l'on cultive dans les montagnes des vallées encaissées du nord de Kyoto³⁴. Développée à partir d'un arbre mère vieux de plus de six siècles, l'arbre colonne de Kitayama est « essentiellement cultivé pour devenir un poteau ornemental, celui qui orne les alcôves décoratives des pièces japonaises³⁵ ». Ce poteau, que l'on trouve encore dans beaucoup de maisons de villes actuelles, est un écho lointain d'un « habitat nippon à l'idéal d'une résidence en pleine nature [...]»³⁶ et, dans la culture locale, les qualités esthétiques du poteau ornemental (forme, grain, veinage ou couleur du bois) s'estiment à l'aune de la qualité des œuvres d'art et du décor floral que l'on dispose dans l'alcôve du salon japonais. D'où un savoir-faire ancestral à la fois riche et complexe, d'où a résulté un paysage local mettant « en scène la culture matérielle du bois, la manière de le cultiver et de le traiter par les forestiers, ainsi que son usage dans le monde de la construction, par les charpentiers, les menuisiers et les ébénistes³⁷ ». Ici, on préfère aux procédés techniques modernes, le polissage à la main au sable de la rivière ou le séchage naturel en entrepôts (plutôt qu'artificiel dans des fours électriques), ce qui permet aux troncs de conserver leurs huiles essentielles et donne la plus belle qualité de bois.
- 31 Comme nous le montrent Flores Urushima et Jacquet, la rareté dans le Japon contemporain de cette forme ancestrale de sylviculture a conduit l'Agence culturelle du gouvernement japonais à œuvrer au classement de l'exploitation forestière des cryptomères de Kitayama, en tant que « paysage culturel ». Car ces poteaux de cryptomère se retrouvent aussi dans les structures d'édifices classés au titre du patrimoine national. Dans ce processus de conservation (en cours de réalisation), la ressource matérielle se mue ici en une ressource à la fois culturelle et paysagère, immatérielle donc, en ce qu'elle maintient des pratiques et des savoir-faire » en matière d'exploitation sylvicole, de techniques de charpenterie (pour la restauration d'édifices historiques) et de patrimoine bâti, dont le cryptomère de Kitayama est une ressource ancestrale.
- 32 Augustin Berque résume en ces mots l'essence du capitalisme : internalisation des profits et externalisation des coûts, dont la conséquence est le ravage de notre assise terrestre et une architecture « déterrestree » qui n'est plus écouménale³⁸. Il en prend pour exemple le projet de l'« hôtel et palais des congrès » – une longue et haute barre –, que Le Corbusier propose en 1961 pour remplacer la gare d'Orsay en plein centre de Paris³⁹. Deux chercheurs japonais, Hayakawa Sayuri et Taji Takahiro, reviennent cependant sur les jeunes années de Charles-Édouard Jeanneret-Gris, alors que ce dernier critiquait dans *La Construction des villes* l'uniformisation que le capitalisme bourgeois imposait aux grandes villes d'Europe⁴⁰. Attaché à préserver l'architecture locale et à s'en inspirer pour concevoir les villes, le jeune architecte se décrivait lui-même comme un régionaliste. L'ouvrage de Camillo Sitte, l'exemple des villes italiennes (qu'il visite en 1907) demeurent pour lui des références de premier plan. Influencé par l'architecte régionaliste allemand Paul Schultze-Naumburg, qui critique violemment la « régularisation » des villes, Jeanneret note ses propos dans son journal :
- Au même degré que disparaît la compréhension de la beauté, s'en va la grâce des villes [...], la capitale, cause de toutes les régularisations, c'est que toute trace de

sentiment, d'amour des choses vivantes et locales, a disparu au sein des conseils qui administrent les villes.

- 33 Jeanneret imagine la conception d'une « ville harmonieuse », qui tiendrait compte de la topographie physique des lieux, qui s'inspirerait des paysages et des formes du passé, dans laquelle chaque maison, chaque immeuble seraient reliés par une « parenté intime », source de beauté, d'émotion et d'affection pour les habitants qui s'y reconnaîtraient dans une forme de « patriotisme local ».
- 34 Si le texte de jeunesse de Jeanneret évoque bien une forme de régionalisme, qui convoque les ressources matérielles et immatérielles du paysage et de l'architecture locale dans la conception des villes, qu'en est-il des liens qui unissent ce patriotisme local à la pensée architecturale déployée par Le Corbusier quelques années plus tard ? Dans la perspective de ce numéro thématique sur la ressource et sur l'agir avec le monde en architecture, cette question aurait pu être abordée par Hayakawa Sayuri et Taji Takahiro, alors que le propos de Jeanneret semble dévoiler, déjà, la quête obsédante d'un système unique qui serait la clé d'un bonheur partagé de tous.

Étendre le périmètre de pensée de la ressource

- 35 La troisième partie comprend un ensemble de contributions dans lesquelles la notion de ressource est saisie à partir de situations singulières propres au régime de modernité actuel. Y est exploré le potentiel heuristique qu'offre cette notion pour identifier d'autres cadres de pensée de la conception architecturale et de la transformation de notre cadre de vie, et d'autres horizons épistémologiques y sont ainsi investigués. Ici, l'étymologie du mot ressource permet de donner du sens à cette recherche. Ressource provient de l'ancien français *resource*, qui est le participe passé féminin substantivé de l'ancien verbe *resourdre* qui veut dire « ressusciter, relever, remettre sur pied⁴¹ ». De ce point de vue, la ressource est une notion qui, à la suite de la dialectique mentionnée plus haut et des exemples déjà évoqués, exprime l'idée d'un processus vital : les liens qui unissent nos sociétés à leurs milieux de vie et la permanence de leur renouvellement.
- 36 Sur cette question, le philosophe Philippe Simay apporte un éclairage essentiel par son analyse du réemploi dans la construction⁴². Il nous rappelle un fait historique primordial : depuis l'avènement de l'industrie et la production massive de matériaux neufs et normalisés, le réemploi apparaît comme une « pratique seconde qui se pense toujours en regard de pratiques constructives majoritaires qu'elle entend amender mais dont elle est tributaire ». Pour Philippe Simay, on doit à l'inverse penser le réemploi comme une « ressource première ». Par « ressource », il entend « à la fois un art de faire et son objet, caractéristique du réemploi, et par “première” la préséance qu'il convient de lui accorder ». Comme le souligne cet auteur, rejoignant en cela le constat d'Emmanuel Loiret évoqué plus haut, donner au réemploi le statut de ressource première constitue un acte de résistance au regard des cultures constructives dominantes. Selon lui, c'est à la fois sortir du paradigme productiviste et refuser la réduction du monde à un stock de matière. Cela implique d'adopter un raisonnement de type « conséquentialiste », suggère Philippe Simay, qui « ne vise pas à énoncer des principes universels de la construction écologique, ni même à définir les vertus que le constructeur doit posséder mais interrogent l'impact de chaque acte constructif sur les ressources existantes⁴³ ». C'est la raison pour laquelle : « Le réemploi ne saurait se

réduire à la valorisation des ressources ni à l'optimisation des processus de production. Sa valeur n'est pas qu'instrumentale mais éthique et politique⁴⁴ », comme nous l'avons souligné plus haut. Et l'auteur d'ajouter que si le réemploi « se superpose aux usages productifs de l'architecture, c'est pour mieux s'en dissocier et ouvrir des brèches pour renouveler la culture constructive contemporaine⁴⁵ ».

- 37 Reconquérir les liens qui unissent nos sociétés à leurs milieux de vie est également le propos de Clément Gaillard qui introduit la question de la prise de conscience du climat comme ressource dans la conception bioclimatique en architecture⁴⁶. Penser le climat comme ressource exige d'effectuer un pas de côté par rapport à l'acception conventionnelle que l'on a de la ressource en relation avec des besoins anthropocentrés et le recours à des moyens techniques spécifiques pour l'extraire. Pour Clément Gaillard, cette prise de conscience revient aussi à découvrir « un *potentiel* entre des besoins identifiés, d'une part, et des moyens techniques qui rendent disponible l'exploitation ou l'utilisation d'un gisement correspondant à ces besoins⁴⁷ ». D'où la très grande diversité et richesse du débat qui anime aujourd'hui la conception bioclimatique en architecture, mais aussi en urbanisme : il existe un « droit au soleil » (qui est réglementé aux États-Unis), auquel on pourrait ajouter un « droit à l'ombre », en réponse à la formation d'îlots de chaleur de plus en plus fréquents dans nos villes avec le réchauffement climatique. Face à ces évolutions, le climat pose des questions d'équité s'agissant du confort de nos habitations au regard de leur conception et de leur localisation. Toutefois, prévient l'auteur, le climat n'est pas une ressource univoque par la perception que l'on en a et les applications qu'on lui associe. Prendre en compte cette ressource nécessite « de ne pas envisager l'environnement d'une construction comme un milieu neutre ou une source de dépenses énergétiques nécessairement défavorables, mais comme un ensemble de potentiels susceptibles de fournir certains apports favorables par le choix de techniques appropriées⁴⁸ ».

- 38 D'une certaine manière, Clément Gaillard rejoint le propos de Philippe Simay au sujet de la pensée de l'économiste René Passet (né en 1926)⁴⁹ :

Si l'on souhaite conserver le concept de ressource, il faut en pluraliser la signification (nourriture, habitat, substrat, etc.) et en étendre le périmètre pour y inclure les non-humains comme acteurs de plein droit, et non comme de simples flux de matières et d'énergie⁵⁰.

- 39 Étendre le périmètre de signification de la ressource, examiner sous d'autres aspects les rapports de détermination entre la société et son milieu dans la conception de son habitat, est aussi la démarche suivie par Paul Landauer lorsqu'il questionne les pratiques relatives au stockage⁵¹. Par un habile retour historique sur l'évolution des pratiques de stockage et la place que les sociétés leur ont réservé dans la construction d'édifices remarquables, « la monumentalité du stock » selon ses mots, cet auteur pointe la particularité et l'écueil de la trajectoire économique moderne de nos sociétés. Une trajectoire fondée sur le règne d'infrastructures techniques de plus en plus étendues, selon laquelle « dégroupage et logistique impriment leurs marques à tout l'aménagement du territoire⁵² ». Jadis, les pratiques de stockage constituaient un élément fondateur de nos paysages. Elles représentaient, comme l'écrit John Brinckerhoff Jackson (1909-1996), « la continuité, l'identité de la communauté, les liens avec le passé et avec l'avenir⁵³ », une continuité qui aujourd'hui fait défaut, souligne Landauer. Et ce dernier d'ajouter :

La prérogative du flux sur le stock, telle que prônée par la société industrielle, n'a pas seulement induit de nouvelles formes architecturales : elle a également déplacé

le champ de force dans lequel l'architecture évoluait. C'est ainsi que la valeur des greniers, ces maisons d'abondance, qui suscitaient dans les sociétés traditionnelles, la fierté collective, la foi dans l'avenir, et la convoitise – jusqu'à susciter des guerres – a été transférée aux lieux d'habitation et de production⁵⁴.

- 40 Cette société hypermoderne, la nôtre, marquée par la démultiplication de nos activités et l'accélération de nos mouvements, en opposition aux rythmes biologiques des milieux vivants, est aussi une société confrontée à des formes croissantes d'accidents. Saisir l'accident, pour élargir l'acception que l'on a de la ressource est la démarche intellectuelle suivie par Jean Richer, en s'appuyant sur le travail inaugural de Paul Virilio (1932-2018) dans ce domaine⁵⁵. Pour cet auteur, la prise en compte du risque de l'accident comme ressource immatérielle permet de repenser un ensemble de situations et de processus constitutifs de nos cadres de vie. Parce qu'il est « consubstantiel de l'architecture et de l'urbanisme », l'accident amène Virilio à se projeter dans le temps et à déclarer « qu'il n'est plus possible de partir du commencement pour aller vers la fin, il faut partir de la fin pour aller vers le commencement⁵⁶ ». Une pensée à rebours donc, particulièrement féconde face défi qui s'impose à nos sociétés de la relation à la Terre et à la finitude de ses ressources naturelles. Comme l'explique Jean Richer, «

entre éthique constructive et émergence d'une philosophie de l'environnement, l'emploi des ressources naturelles interroge l'économie des projets d'architecture à l'heure de l'Anthropocène. S'intéresser à l'accident comme *antiressource* revient à explorer l'envers de l'usage vertueux des moyens matériels à disposition. C'est aussi apporter un éclairage particulier sur la double nature matérielle et symbolique des richesses naturelles par leur enrôlement de force dans une lutte contre les risques et la peur de leur survenance⁵⁷.

- 41 Dans la maîtrise d'œuvre architecturale, la question du risque, et éventuellement celle de l'accident, est au cœur de la démultiplication des normes qui apparaissent souvent comme un obstacle à l'expérimentation, notamment dans l'usage de matériaux biosourcés ou de techniques considérées comme dépassées. Face à ce constat, Hector Docarragal Montero et Olivier Jeudy ont étudié les capacités qu'offrait la mise en place de lois LCAP et ESSOC, visant à offrir des mesures dérogatoires favorisant une approche écologique des matériaux en architecture⁵⁸. S'appuyant sur des expériences en cours, ces auteurs montrent les difficultés auxquelles les architectes font face pour s'approprier ces mesures dérogatoires. En réalité, comme l'explique, Sébastien Eymard, architecte associé de l'agence Encore Heureux, l'expérimentation requiert le plus souvent « une organisation contractuelle innovante et un partage de responsabilité », qui permet de ne pas faire appel à ces mesures dérogatoires⁵⁹. Toutefois, comme le concluent les auteurs,

l'intérêt porté par l'État à ces stratégies alternatives et son engagement pour favoriser des dispositifs dérogatoires révèlent l'ampleur d'une pratique d'architecture qui tend à se généraliser [...]. De nouvelles approches normatives et dérogatoires seraient à inventer tout en les ajustant aux exigences écologiques du projet d'architecture⁶⁰.

À l'écoute du monde...

- 42 Dans le patient travail engagé par Hartmut Rosa sur les effets de la modernité tardive, le sociologue et philosophe allemand a notamment dégagé le concept de « résonance⁶¹ », fondé sur son étude critique des logiques d'accélération qui régissent

aujourd'hui les sociétés dans leur rapport au monde⁶². Si l'accélération constitue le problème central de notre temps, explique Rosa, la résonance peut être la solution. Formulant ce concept, Rosa ne promet toutefois pas une forme de décélération ou de retrait du monde – un point important qu'il convient de souligner vis-à-vis du sujet qui nous anime au sein de ce dossier –, mais plutôt une autre relation au monde, fondée sur une autre *écoute* du monde. « Les relations de résonance sont caractérisées par le fait que le sujet et le monde que nous rencontrons se transforment avec elles en elles⁶³ », explique Rosa. C'est une relation qui dépasse l'idée de la simple appropriation, « une relation faite d'absence de relation⁶⁴ ». Pour maintenir cet état de résonance, il suggère l'idée d'« indisponibilité », car « rendre le monde indisponible », c'est fondamentalement reconnaître les limites du projet économique et culturel de la modernité. Des limites que l'ensemble des contributions de ce dossier ont, chacune à leur manière.

43 À la suite des trois champs de réflexion dégagés dans ce dossier pour penser l'architecture par la ressource, le concept de résonance suggéré par Hartmut Rosa constitue une piste de réflexion féconde pour poursuivre notre investigation. Précisément, ce concept apparaîtrait selon nous, non pas comme un quatrième champ de réflexion, mais plutôt comme le moyen d'apporter un éclairage supplémentaire aux questions de fond que pose chacun de ces champs. En effet, penser la ressource en architecture dans une optique de résonance, ce serait penser notre relation au monde – et à ses ressources – dans les opérations de transformation que l'on y conduirait, par une remise en question des logiques de « mise à disposition » du monde (et de ses ressources) propre à la modernité. Comme Rosa l'a écrit, c'est « rendre le monde indisponible » et non plus « visible, atteignable, maîtrisable et utilisable⁶⁵ », pour reprendre les quatre moments représentatifs selon lui du processus de mise à disposition du monde par la société moderne. Penser la résonance, c'est « faire l'expérience des choses dans leur diversité phénoménale » et non plus les appréhender « dans ce que nous avons rendu disponible en elles sur le plan conceptuel, économique ou technique », dit-il, s'appuyant ici sur la pensée de Theodor Adorno (1903-1969) et de Rainer Maria Rilke (1875-1926)⁶⁶.

44 Cette quête de résonance dans notre relation au monde rejoint, par nombre d'aspects, les réflexions des auteurs de ce dossier, constituant de la sorte ce lien évoqué plus haut. Ainsi, l'anthropologue Tim Ingold nous enjoint de renouer avec les « matériaux de la vie », « en repensant l'architecture moins comme une projection de l'esprit dans une matière inerte que comme un processus morphogénétique où des savoir-faire, des forces et des matériaux se conjuguent⁶⁷ ». Car

l'opposition entre nature et culture s'origine dans l'opposition matière/esprit, c'est-à-dire dans notre incapacité à reconnaître l'agentivité créatrice du monde matériel, à nous mettre à l'écoute de « la voie active » de la nature⁶⁸.

45 On pense aussi aux trois valeurs centrales qui, selon Jim Dodge, animent le biorégionalisme :

l'importance donnée aux systèmes naturels comme référence pour les établissements humains (*human agency*), la confiance accordée à l'anarchie comme structure de gouvernance basée sur l'interdépendance de communautés à la fois indépendantes et fédérées ; et la redécouverte de connexions entre le monde naturel et l'esprit humain⁶⁹.

46 En s'appuyant sur ces valeurs, l'architecture, en tant qu'« éthique collective », est

un puissant moteur de cristallisation de l'*en-commun*, une figure créatrice de repère, une méthode pour fabriquer de l'identité et permettre le vivre-ensemble. Si elle pouvait aussi faire voir, sentir, donner à parcourir les matières et ressources d'un territoire, alors elle pourrait sans doute aider aussi à une meilleure compréhension de ces milieux cohabités que nous devrions aujourd'hui largement réparer⁷⁰.

47 Comme l'explique Hartmut Rosa,

à y regarder de plus près, on s'aperçoit toutefois que la relation institutionnalisée de la modernité au monde est marquée par un clivage à l'égard de la nature, qui se manifeste dans le fameux hiatus entre *conscience de l'environnement* et *action sur l'environnement*, et qui pourrait bien s'avérer funeste pour la formation sociale moderne dans son ensemble. [...] L'horizon cognitif et épistémique de la modernité se distingue par le fait qu'il dénie toute qualité de résonance aux entités non humaines et opère une distinction stricte entre *culture animée* et *nature muette*⁷¹.

48 Voilà pourquoi la relation de résonance et l'écoute du monde sont des voies pour la (re) connaissance de la valeur intrinsèque du vivant, condition nécessaire afin de rendre à nouveau possible la « prise écouménale », évoquée par Augustin Berque, qui relie concrètement notre existence à la Terre. Si l'architecture « pouvait aussi faire voir, sentir, donner à parcourir les matières et ressources d'un territoire, alors elle pourrait sans doute aider aussi à une meilleure compréhension de ces milieux cohabités que nous devrions aujourd'hui largement réparer », comme le rappelle Mathias Rollot⁷².

49 Conscients de l'enjeu et soucieux d'une éthique collective, des architectes empruntent désormais cet autre chemin où le local et le collectif ne sont jamais éloignés : Paul-Emmanuel Loiret, Serge Joly, Gilles Perraudin, Christophe Aubertin, Wang Shu, Kuma Kengo, Manuel Tardits, Volker Ehrlich, Édouard Vermès, chacun à leur façon, font partie de ces maîtres d'œuvre engagés dont l'approche expérimentale cherche à mieux écouter notre monde...

BIBLIOGRAPHIE

Marie Augendre, Jean-Pierre Llored et Yann Nussaume, *La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ? : Autour et en présence d'Augustin Berque*, Paris, Hermann, 2018.

Serge Audier, *L'âge du productivisme. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019.

Rémi Beau et Catherine Larrère, *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018.

Augustin Berque, *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident*, Paris, Le Félin, 2010.

Augustin Berque, *Fûdo. Le milieu humain*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

Augustin Berque, *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*, Paris, Belin, 2014.

Augustin Berque, *Descendre des étoiles, monter de la Terre – La Trajection de l'architecture*, Bastia, Éditions Éoliennes, 2019.

Philippe Bihouix, *L'âge des low-tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris, Seuil, 2014.

Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène : La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.

Dominique Bourg et Alain Papaux (éds.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015.

Pierre Charbonnier, *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, Paris, La Découverte, 2020.

Philippe Descola, *La composition des mondes. Entretiens avec Pierre Charbonnier*, Paris, Flammarion, 2014.

Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard (Folio essais), 2015.

Tim Ingold, *Faire – Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Paris, Éditions du Dehors, 2017.

Bruno Latour, *Face à Gaïa, Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La Découverte/Poche, 2018.

Thierry Marchaise (dir.), *Dépayser la pensée, Dialogues hétérotopiques avec François Jullien sur son usage philosophique de la Chine*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.

Dennis Meadows, Donella Meadows, Jorgen Randers, *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*, Paris, Éditions Rue de l'échiquier, 2012.

Baptiste Morizot, *Raviver les braises du vivant*, Arles, Actes Sud, 2020.

René Passet, *L'économie et le vivant*, Paris, Payot, 1979.

Val Plumwood, *Réanimer la nature*, Paris, PUF, 2020.

Jana Revedin (dir.), *Construire avec l'immatériel : temps, usages, communautés, droit, climat... de nouvelles ressources pour l'architecture*, Paris, Gallimard (Manifestô), 2018.

Mathias Rollot et Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021.

Mathias Rollot, *Les territoires du vivant, un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018.

Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps*, traduit de l'allemand par Didier Renault, Paris, La Découverte, 2010.

Hartmut Rosa, *Résonance, une sociologie de la relation au monde*, traduit de l'allemand par Sacha Zylberfarb et Sarah Raquillet, Paris, La Découverte, 2018.

Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, La Découverte, 2020.

Kirkpatrick Sale, *L'art d'habiter la Terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020.

Paul Virilio, *Grey ecology*, New York, Atropos press (University of disaster series), 2009.

NOTES

1. Bruno Latour, *Face à Gaïa, Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015 ; Rémi Beau et Catherine Larrère, *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018.

2. Serge Audier, *L'âge du productivisme. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019.

3. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard (Folio essais), 2015.

4. Augustin Berque, *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident*, Paris, Le Félin, 2010 ; *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*, Paris, Belin, 2014 ; *Descendre des étoiles, monter de la Terre – La Trajection de l'architecture*, Bastia, Éditions Éoliennes, 2019 ; Marie Augendre, Jean-Pierre Llored et Yann Nussaume, *La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ? : Autour et en présence d'Augustin Berque*, Paris, Hermann, 2018.
5. Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La découverte/Poche, 2018.
6. Il convient ici de noter que ce numéro thématique sur la ressource comporte deux types d'articles. En plus des articles de fond/de nature scientifique, dont la taille oscille entre 40 000 et 50 000 signes, on trouve des articles plus brefs, de 25 000 à 30 000 signes, appelés « expérience de terrain/retour critique », dont l'objet principal est de témoigner d'une expérience concrète de projet ou d'une recherche sur le terrain en cours.
7. Mathias Rollot, « L'architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin : régionaliste, biorégionaliste ? », *infra*.
8. *Ibid.*
9. Jim Dodge, cité par Doug Aberley, « Interpreting bioregionalism. A story from many voices », dans Michael Vincent McGinnis (éd.), *Bioregionalism*, London, Routledge, 1999, pp. 24-25.
10. Roberta Morelli, « Urbino, ou l'histoire des relations de coévolution entre un établissement humain et son milieu naturel », *infra*.
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. Yann Nussaume et Antoine Kilian, « » MaT (i) erre(s) » : vers une architecture ? », *infra*.
14. *Ibid.*
15. En référence au numéro 12 du *Philotope* intitulé *MaT [i] erre [s]*, qui visait à « expliciter le lien établi par l'architecture entre l'esprit et la matière et celle du rapport entre nature et technique, renvoyant à l'idée insistante de l'interrogation nietzschéenne de savoir quel monde on veut habiter ». Voir Chris Younès et David Marcillon, « Édito », *Le Philotope. La revue du réseau scientifique thématique PHILAU*, n° 12, *MaT [i] erre [s]*, 2016, p. 4. [en ligne] <https://drive.google.com/file/d/0BxmbOzShM5ngX19GY0RSN2MwRFk/view>
16. Paul-Emmanuel Loiret, « Penser & construire avec une ressource de nos villes : le déblai de terre, un changement de paradigme dans l'acte de bâtir. Le cas de Cycle Terre, fabrique européenne expérimentale de matériaux issus du recyclage des terres de déblais du Grand Paris », expérience de terrain/retour critique, *infra*.
17. Volker Ehrlich et Édouard Vermès, « La paille, un matériau pour transmettre », expérience de terrain/retour critique, *infra*.
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*
20. Duncan Driffort, « L'extraction du sable au Maroc, de la ressource au produit », expérience de terrain/retour critique, *infra*.
21. Augustin Berque, *Fûdo. Le milieu humain*, Paris, CNRS Éditions, 2011 ; R. C Pandeya, « Indian attitude towards nature », *GeoJournal*, vol. XXVI, Issue 2, Feb. 1992, pp. 135-138 ; Richard C. Foltz, Frederick M. Denny, Azizan Haji Baharuddin, *Islam and Ecology: A Bestowed Trust*, Harvard University Press, 2003.
22. Thierry Marchaise (dir.), *Dépayser la pensée, Dialogues hétérotopiques avec François Jullien sur son usage philosophique de la Chine*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.
23. Philippe Descola, *La composition des mondes. Entretiens avec Pierre Charbonnier*, Paris, Flammarion, 2014.
24. Augustin Berque, « Οἶκος, terre et ¥€\$: le site architectural comme ressource », *infra*.
25. Ces manières humaines d'interpréter la Terre se ramènent à quatre grandes catégories de prises écouménaes, impliquant à la fois notre propre existence (I, I', I'', I'''...) et les prédicats (P, P',

P", P'"...) par lesquels, à partir de la Terre (ἐκ γαίης : hors de S) nous faisons *ek-sister* ce qui est pour nous la réalité (S/P) : *ressources, contraintes, risques, agréments*. Par exemple, la même neige S, selon l'interprète concerné, existera en tant que ressource (S/P) pour l'hôtelier de la station de ski, ou en tant que contrainte (S/P') pour l'éleveur qui devra faire stabuler ses vaches au lieu de les laisser pâturer sur l'alpage, ou en tant que risque (S/P'') pour l'automobiliste, ou en tant qu'agrément (S/P''') pour le skieur.

26. Nora Itri, « L'arbre des rues de Mexico : une ressource au-delà de son exploitabilité », *infra*.

27. Pour le paysagiste Gilles Clément, il paraît juste de penser « que l'accroissement des connaissances sur les mécanismes de la vie modifie notre comportement vis-à-vis d'elle, entraînant moins d'aménagement et plus de tolérance, jusqu'à cet acte ultime du jardinage : ne rien faire ». Cité dans Catherine Larrère et Raphaël Larrère, 2015, *op. cit.*, p. 98.

28. Anaïs Guéguen Perrin, « Représentation holistique du monde dans l'habitat des Guarani au Brésil », *infra*.

29. Mathilde Teixeira Col, « Récit en mouvement : la construction d'un territoire paysan à Rio Bonito do Iguaçu au Brésil », expérience de terrain/retour critique, *infra*.

30. *Ibid.*

31. Bruno Martins Morais, *Do corpo ao pó : crônicas da territorialidade kaioiwá e guarani nas adjências da morte*, São Paulo, Editora Elefante, 2017.

32. Manuel tardits, « Le Pavillon de la sardine. Un cas de recyclage insulaire », expérience de terrain/retour critique, *infra*.

33. Augustin Berque, *op. cit.*

34. Andrea Flores Urushima et Benoît Jacquet, « L'arbre colonne de Kitayama : comment passer d'une ressource matérielle à un paysage culturel », expérience de terrain/retour critique, *infra*.

35. *Ibid.*

36. Augustin Berque, 2014, *op. cit.*, p. 117.

37. Andrea Flores Urushima et Benoît Jacquet, *op. cit.*

38. Augustin Berque, *infra*.

39. *Ibid.*

40. Hayakawa Sayuri et Taji Takahiro, « Jeanneret's Local Patriotism in *La Construction des villes* and *Erneuerungsbewegung* in Germany », *infra*.

41. *Resoudre* vient du latin *resurgere*, de *re*, et *surgere*, « se lever », « surgir ».

42. Philippe Simay, « Le réemploi comme ressource première », *infra*.

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*

46. Clément Gaillard, « Le climat est-il une ressource ? Perspectives historiques à partir de la conception bioclimatique en architecture », *infra*.

47. *Ibid.*

48. *Ibid.*

49. René Passet, *L'économie et le vivant*, Paris, Payot, 1979.

50. Clément Gaillard, *op. cit.*

51. Paul Landauer, « Le sacre du stock », *infra*.

52. *Ibid.*

53. John Brinckerhoff Jackson, *À la découverte du paysage vernaculaire*, essai traduit de l'américain par Xavier Carrère, Arles, Actes Sud/École nationale supérieure du paysage, 2003 [1984], p. 214.

54. Paul Landauer, *op. cit.*

55. Jean Richer, « Paul Virilio, l'accident comme ressource immatérielle », *infra*.

56. Paul Virilio, *Grey ecology*, New York, Atropos press (University of disaster series), 2009, p. 191, cite par Jean Richer, *infra*.

57. *Ibid.*

58. Hector Docarragal Montero et Olivier Jeudy, « Vers une écologie de l'expérimentation "hors norme" des ressources matérielles en architecture », *infra*.
59. *Ibid.*
60. *Ibid.*
61. Hartmut Rosa, *Résonance, une sociologie de la relation au monde* (traduit de l'allemand), Paris, La Découverte, 2018.
62. Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps* (traduit de l'allemand), Paris, La Découverte, 2010.
63. Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible* (traduit de l'allemand), Paris, La Découverte, 2020, p. 47.
64. *Ibid.*, p. 47.
65. *Ibid.*, p. 25.
66. *Ibid.*, p. 122.
67. Tim Ingold, *Faire – Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Paris, Éditions du Dehors, 2017 ; cité par Philippe Simay, *infra*.
68. Val Plumwood, *Réanimer la nature*, Paris, PUF, 2020 ; citée par Philippe Simay, *infra*.
69. Cité par Mathias Rollot, *infra*.
70. *Ibid.*
71. Hartmut Rosa, 2018, *op. cit.*, p. 424.
72. Mathias Rollot, *infra*.

AUTEURS

NICOLAS FIÉVÉ

Nicolas Fiévé est directeur d'études à la section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des hautes études - Université de recherche Paris, Sciences et Lettres, où il enseigne l'histoire de l'architecture, des jardins et du paysage au Japon. Architecte DPLG, docteur en études de l'Extrême-Orient, il a été chargé de recherche au CNRS de 1993 à 2007. Il est aussi membre de l'Accademia Ambrosiana de Milan. Auteur de nombreux articles et ouvrages de recherche, il a publié *L'architecture et la ville du Japon ancien* (Maisonneuve & Larose, 1996 [prix Herbert A. Giles de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; prix Shibusawa-Claudel du journal Mainichi]), *Japanese Capitals in Historical Perspectives* (Routledge-Curzon Press, 2003 [avec P. Waley]), *Atlas historique de Kyōto* (unesco/L'Amateur, 2008 [prix Joseph Carroll de l'Académie des inscriptions et belles-lettres]), *Vers une modernité architecturale et paysagère* (Collège de France, 2013 [avec B. Jacquet]), *Mutations paysagères de l'espace habité au Japon. De la maison au territoire* (Collège de France, 2020 [avec Y. Gloaguen et B. Jacquet]).

XAVIER GUILLOT

Xavier Guillot est architecte, docteur en urbanisme et aménagement et habilité à diriger des recherches. Il est professeur à l'école nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux et chercheur titulaire à l'UMR 5319 Passages. Ses recherches ont d'abord porté sur l'habitat dans le contexte de mondialisation : au Japon, en Asie du Sud-Est et au Moyen Orient. Aujourd'hui, ses travaux traitent de l'évolution des pratiques de projet dans les territoires

ruraux. Il est responsable du réseau scientifique et thématique Espace rural et projet spatial (ERPS), fondé à son initiative en 2009. Au sein de ce réseau, il y dirige la collection éponyme aux Presses universitaires de Saint-Étienne (huit volumes parus). Publications récentes : *Transitions économiques et nouvelles ruralités, Espace rural & projet spatial. Volume 8.* (codirection avec Pieter Versteegh), Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2019 ; « Itō Toyō et la question de l'agir technique et social. Regard croisé sur deux actions dans le Tōhoku et la mer intérieure de Seto », *Projets de paysage* (En ligne), n° 23, 2020.